

le clergé anglican si fier de ses prodigieuses richesses et si inattentif aux besoins de ses ouailles ; le prêtre catholique vivait au milieu du peuple dont il était issu. De son côté, le peuple catholique se montrait infiniment plus zélé dans l'accomplissement de ses devoirs religieux ; il fréquentait davantage les sacrements, ses fêtes étaient plus pompeuses, son culte plus magnifique, et ses cérémonies plus attrayantes par les sentiments qu'elles exprimaient. L'antique esprit du christianisme des premiers siècles semblait revivre au cœur des catholiques dans ses nouvelles cathédrales, aussi bien que dans ses anciennes chapelles. Qu'y avait-il de plus naturel à un pareil aspect que des cœurs véritablement chrétiens ressentissent vivement d'un côté le défaut et de l'autre la plénitude des symptômes qui caractérisent la véritable Eglise ? Dans l'Eglise anglicane, ils ne voyaient que des formes extérieures sans signification et sans portée. Dans l'Eglise catholique, ils observaient toutes les richesses des dons spirituels. Une fois éclairés sur cette différence, des esprits chrétiens ne pouvaient s'empêcher de penser que l'Eglise anglicane avait un besoin urgent, sinon d'une réforme radicale, au moins d'un rapprochement immédiat de cette ancienne Eglise chrétienne qui, jusqu'au seizième siècle, avait fait la gloire spirituelle de l'Angleterre. Incessamment, nous montrerons comment se développèrent les conséquences de ces convictions, auxquelles (on peut en concevoir et en nourrir la douce espérance) les îles britanniques devront leur salut.

Ami de la Religion.

*De l'envoi d'un nonce à Constantinople. — Effets heureux de cette mission pour le catholicisme. — Comment, au lieu de nuire à l'influence française, elle la seconderait et la relèverait. — Nouveau plan d'une conjuration gréco-russe contre l'empire ottoman et contre l'Eglise orientale. — Transition du siège patriarcal à Jérusalem. — Abandon d'un patriarche acéménique contre le prosélytisme.*

Les catholiques et beaucoup d'autres chrétiens attendent de Rome l'envoyé qui doit affermir et achever l'alliance nouvelle dont une députation est allée aux pieds du Souverain-Pontife faire la proposition et les avances. Dans l'impatience de leurs désirs, ils nomment déjà un nonce, citent le jour de son départ et calculent celui de sa réception triomphale dans le palais que le Sultan lui aurait assigné. Ce bruit populaire, répété par les musulmans, prouve les dispositions favorables des esprits et révèle une pensée secrète du Gouvernement, qui, au moment où les Grecs s'agitent et lui font craindre des embarras, chercherait volontiers un contre-poids au schisme dans un rapprochement avec le chef suprême de l'unié chrétienne. D'ailleurs, tel est le respect naturel du mahométan pour toute autorité, surtout quand elle a un caractère religieux, qu'il est instinctivement porté à concevoir la plus haute idée d'un pouvoir purement spirituel et s'exerçant par toute la terre, au nom de Dieu, sans l'intervention d'aucune force humaine.

Nous nourrissons aussi l'espérance que le Gouvernement pontifical répondra aux prévisions de la Sublime-Porte. N'est-ce point là l'occasion, ménagée par la Providence, d'une réconciliation politique qui conduirait un jour à une union plus importante ? La cause du catholicisme ne gagnerait-elle pas beaucoup en Orient à l'éclat et au retentissement d'un message qui aurait pour premier effet de le mettre en relief et d'en populariser le nom ? Cette lumière ne ferait-elle pas mieux ressentir les ombres du schisme et de l'hérésie qui s'échieraient sur pied d'envie et de confusion ? D'ailleurs, les plus graves intérêts demandent une attention actuelle et de recete du Saint-Siège sur les Eglises du Liban, de la Chaldée, de l'Albanie et de la Bosnie. Les délégués, les évêques et les correspondances ne peuvent suppléer au coup-d'œil exercé qu'une grâce spéciale assiste, et qui embrasse de haut les choses dans leur généralité. Que de préventions nuisibles au bien seraient dissipées ! que d'intentions méconnues justifiées ! que de mesures opportunes à la religion résolues et exécutées ! l'état de chaque mission et le travail des ouvriers qui s'y emploient seraient appréciés à leur valeur, et même tous ces efforts partiels des missionnaires, en accroîtraient prodigieusement la force.

Mais dira-t-on, la réalisation de ces vœux ne porterait-elle pas un coup fatal à l'influence française en Orient ? Que deviendra son droit séculier de patronage du catholicisme ? Il n'y a rien à craindre de semblable : qu'un nonce vienne à Constantinople, qu'il soit accrédité près de la Porte et que sa mission soit temporaire ou permanente, le glorieux patronage qui appartient à la France ne souffrirait non seulement aucune atteinte, mais nous nous souvenons qu'il en serait ennobli et consolidé. Tout ce qui tient à la conscience et à la juridiction spirituelle, domaine sur lequel jamais l'ambassadeur de France ne doit empiéter, relèverait de l'envoyé de la cour de Rome, au lieu d'être soumis, comme à présent, au pouvoir d'un délégué ; la Porte réglerait avec lui les affaires concernant l'exercice du culte, ce qui serait un bon débarras pour l'ambassade française ; la Porte, encore transciennée et récalcitrante lorsqu'elle traite ces matières avec une puissance qui peut lui former la main, traiterait, selon le naturel des Turcs, beaucoup de concessions à ce nouvel hôte, chargé d'une mission toute spirituelle et pacifique et ne pouvant de lui-même recourir ni à la coaction ni à la menace. Cela ne l'empêcherait pas de réclamer l'appui du bras protecteur dans les circonstances où cet appel serait nécessaire. La France garderait donc sa prérogative, et l'usage qu'elle en ferait, moins compromettant pour elle comme moins blessant pour les Turcs, tournerait à l'avantage du catholicisme, à qui, dans les circonstances actuelles, le Gouvernement ottoman peut reprocher quelquefois d'être trop uni à la politique. Notre politique, alors, aurait le caractère normal et beau des temps de Charlemagne : Ah ! que ne comprend-elle cette sainte mission ! un seroit de prospérité et de gloire serait bientôt la juste récompense de ce ministère, qu'aucune autre puissance ne peut nous contester ni nous ravir.

On concevra tout le prix que la Porte attache maintenant à une alliance avec le centre de la catholicité, et quand elle se voit attaquée et menacée dans son existence même par les perfidies et les intrigues du schisme grec, toujours conjuré avec son ennemi formidable et travaillant pour lui, caché sous le masque religieux. C'est ainsi que la Russie trouve, à l'occasion du différend Monsouros-Coletti, le moyen de réveiller les espérances et les passions des orthodoxes. Après s'être tenu d'abord à l'écart, elle intervient aujourd'hui publique et activement dans le complot des Hellènes qui poussent à la guerre, afin de conquérir ce qu'ils appellent leurs frontières naturelles, c'est-à-dire la Thessalie et l'Epire jusqu'au Scambr. Comme l'appartenance des angles russes sur le territoire ottoman pourrait causer quelque effroi à l'Europe occidentale et provoquer des résistances, il serait plus habile de parvenir au même but sous la bannière du roi Othon, d'autant plus qu'il ne manque pas en Europe d'un certain nombre de gens à jamais en proie de la fureur du philhellénisme et portés à croire que la régénération future de l'Orient dépend du rétablissement d'un empire byzantin. Les Bulgares, les Serbes et les Bosniaques, à les entendre, prôneraient avec joie et reconnaissance à ces libérateurs ; alors comme serait le règne de l'unié gréco-slave. Cette conception, dont le premier vice est d'être imaginaire et de contredire complètement les dispositions avouées des populations slaves de la Turquie d'Europe,

est, comme nous avons eu occasion de l'indiquer en plusieurs autres circonstances, la plus chimérique de l'ambition moscovite. Il n'est pas difficile de s'en convaincre en dévolant la dernière mot de la conjuration.

Le Sultan une fois chassé de Constantinople, qui mettrait-on à sa place ? La constitution hellénique a prévu le cas en fixant la condition d'une *orthodoxie* de pur sang, car le prince ne serait apte à régner qu'autant qu'il serait né dans le sein de l'Eglise orthodoxe. C'est tout simplement désigner un candidat russe. Toutefois, la réunion des deux Eglises de Byzance et de Pétersbourg effectuée et consommée, il pourrait bien s'élever entre les deux sièges et entre les deux synodes des contestations de prééminence et de suprématie. Alors, un bon frère, les Grecs et les Russes ont avisé au moyen de prévenir ces querelles fâcheuses : c'est de transporter le siège suprême de l'Eglise gréco-russe orientale à Jérusalem, ville sans doute plus sainte et plus ancienne que Constantinople et Pétersbourg, et capitale proprement dite du Christ, chef unique des orthodoxes. Ainsi, il faudrait que les Turcs et l'Oce dont s'accroissement encore de la cession de la Palestine. Ce projet paraît d'une exécution si facile et en même temps si désirable que les agents des deux pouvoirs annoncent et préparent déjà sa réalisation en Syrie, comme celle d'un événement assuré et prochain. Des architectes russes parcourent même le Liban pour choisir les positions les plus favorables à l'érection de Laures ou de convents qui transformeraient cette montagne en une agréable et digne succursale du mont Athos.

La suite d'ajouter que le choix de la position de Jérusalem devant compléter et justifier le titre d'*orientale* que s'arroge l'Eglise gréco-russe, ses réorganisations prendraient, avec leur tolérance habituelle et connue, les moyens de la bien voler de l'Eglise occidentale et de restreindre ce l'écrit au territoire qui correspond à sa dénomination. On voit qu'ils tiennent peu de compte de son autre qualification de catholique ou d'universelle. En conséquence, les missionnaires, le clergé et les fidèles du rit latin seraient poliment invités à repasser en Occident. Quant aux catholiques orientaux, on se chargerait de leur conversion ; n'a-t-on pas les procédés efficaces qui ont si bien réussi contre les grecs-nuis de la Pologne ?

Quelle que absurde et ridicule que paraisse cette rêverie, elle n'en est pas moins une narrotte actuelle du schisme. Et cela n'a rien qui doive surprendre ceux qui voient près et qui connaissent le fond de la haine chrétienne et haineuse que les Grecs vouent au catholicisme. Elle perce et se trahit à chaque instant dans leurs discours et surtout dans leurs écrits. Ces jours derniers, encore, nous sommes tombés par hasard sur une encyclique assez récente d'un patriarche de la Nouvelle-Rome. Il veut préconiser ses ouailles contre la propagande catholique. Après avoir épuisé le répertoire des injures et des calomnies sèches et resséchées depuis Photin, il fait un portrait peu flatteur de ces *loups*, cachés sous la peau de brebis, et venant commettre leur rage aux orthodoxes. Joutant ensuite sur ce mot, il ne désigne plus, dans sa diatribe, les catholiques que par le calembourg un peu fade de *catolici*. Voilà à quelle bouffonnerie inepte s'abaisse, dans ses mandements, l'autorité acéménique ! Tel est le dernier et le plus fort argument qu'il fait valoir contre nous sa capacité théologique !

Univ.-rs.

La malheureuse Irlande semble menacée d'une nouvelle invasion de la maladie des pommes de terre. La Société royale d'Agriculture, fondée à Dublin, et à laquelle appartiennent la plupart des grands propriétaires, a arrêté, dans une de ses dernières séances, qu'une circulaire serait adressée à tous ses correspondants, afin de leur demander des renseignements aussi exacts que possible sur l'étendue des ravages déjà causés par le fléau.

Cette résolution, fortement appuyée par le duc de Leinster, a été prise à la suite de plusieurs communications d'une nature fort alarmante. Dans les comtés de la Reine, de Kildare et de Curland, il paraît que la plupart des jeunes plants sont déjà infectés ; les fines sont encore vertes et vigoureuses mais à fleur de terre, et souvent à la naissance même des tiges, les signes précurseurs, mais certains d'une destruction prochaine, n'apparaissent que trop souvent. Les mêmes symptômes ont été aperçus dans plusieurs autres parties de l'île, et la Société d'Agriculture s'est assurée de l'exactitude de ces observations en examinant les plants malades qui lui ont été envoyés.

Justement alarmée par la concordance de ces nombreux rapports, elle a cru devoir immédiatement engager les cultivateurs dont les pommes de terres sont déjà sérieusement compromises à ensemencer en tourneps de Suède ou en autres racines les champs affectés. Elle signale à leur attention ce moyen facile d'atténuer un peu le mal en faisant remarquer qu'aucun nouvel engrais ne devra être employé, le sol ayant été suffisamment amendé par celui destiné aux pommes de terre. Nous devons ajouter que des inquiétudes semblables commencent à se manifester en Angleterre. Elles y ont même acquis assez de consistance pour que la chambre des Communes ait cru devoir s'en occuper.

Cependant il est au moins permis de supposer qu'à Londres, ainsi qu'à Dublin, on s'exagère beaucoup l'étendue des progrès que le mal a déjà faits. Des indices certains du fléau apparaissent sans doute, mais il ne s'évira peut être que partiellement, même dans les localités où sa présence ne peut plus être révoquée en doute, et alors une grande partie des calamités qu'il a occasionnées seront épargnées aux deux pays. La peur est aussi ridicule que l'espérance, et l'on conçoit sans peine que des esprits vivement préoccupés des malheurs actuels soient aisément troublés par des apparences auxquelles, en d'autres tems, ils n'auraient accordé qu'une assez médiocre attention. Cet espoir paraît d'autant moins déraisonnable que les épéculateurs ont un intérêt très-direct à se prévaloir de tous les faits qui sont de nature à arrêter la hâte qui a maintenant lieu sur les grains. Ils seraient même très-capables d'en avoir inventé une partie ; ce ne serait pas la première fois, du moins, que des mensonges quasi officiels et payés par eux auraient changé à leur profit l'état des marchés.

Néanmoins, les appréhensions dont nous venons de parler peuvent être pleinement justifiées par les événements, et alors on ne saurait songer sans frémir aux conséquences. Les réserves des pays les plus riches en céréales seront à peu près épuisées dans le courant de cette année, et si riches qu'elles puissent être les autres récoltes, elles ne pourront combler le vide créé par la ruine des pommes de terre dans la Grande-Bretagne et l'Irlande. Le prix du pain y redeviendrait par conséquent excessif. L'exportation du numéraire se continuerait avec une nouvelle ardeur, et la détresse financi-